

Les cahiers au feu, les notes au milieu

ENSEIGNEMENT S'il faut évaluer les acquis, l'échelle de points n'est pas le seul outil

- ▶ Dans la presse flamande, un pédagogue dénonce la loi du chiffre dans les évaluations.
- ▶ De plus en plus de voix s'élèvent contre la culture du « bic rouge ».

Certains étudiants du secondaire ou du supérieur sont en train de suer des gouttes : la fin du mois d'août rime avec les examens de passage. Tous espèrent obtenir de bons résultats, au minimum un 10 pour passer, au mieux un 18. Pourtant, un pédagogue s'est récemment interrogé sur la pertinence des cotations chiffrées. Il s'appelle Roger Standaert et il est professeur émérite en pédagogie (UGent). Il vient de publier un livre intitulé *De Becijferde School* (« L'école calculée »).

Son postulat ? Les chiffres ne disent pas tout et sont même parfois néfastes pour les élèves et pour les écoles. « *Supprimer les chiffres et vous obtiendrez des élèves heureux* », a-t-il déclaré au quotidien flamand *Het Nieuwsblad*. Pour Roger Standaert, les catégories sont moins stigmatisantes : insuffisant, suffisant, bien, très bien. La classification devrait rappeler quelques souvenirs aux anciens élèves qui ont connu l'enseignement rénové (et même, avant cela, le traditionnel) : côté francophone, cette manière de coter a longtemps existé.

A l'époque, un courant de pédagogues se positionnait d'ailleurs pour un passage à un système à lettres (allant de A pour acquis à D pour non acquis, par exemple). « *Il y a eu une véritable levée de boucliers de la part de l'opinion publique. Les associations de parents se sont particulièrement mobilisées. Cela n'a pas cessé pendant les quarante années suivantes* », explique Marc Romainville, professeur de pédagogie à l'Université de Namur.

Bref, on est repassé au système de cotation classique. Pourtant, selon Marc Romainville, techniquement parlant, on n'a pas vraiment besoin de note chiffrée :

quand on fait un examen, l'objectif est de savoir si les élèves ont acquis les compétences ou pas. Si elle est maintenue, c'est lié à la pression sociale : « *Les parents sont très demandeurs de savoir où en est leur enfant et un chiffre a la vertu de la simplicité : 10/10, ça a le mérite d'être*

clair, net et précis. Il y a parfois un but un peu plus inavouable, celui de pouvoir situer leur enfant par rapport au reste de la classe. »

Marc Romainville reconnaît pourtant qu'une échelle de 0 à 20 n'a que peu de sens. « *Entre 15 et 16, quelle est la différence ? Toutes les études montrent que les cotes sont très aléatoires et dépendantes des questions ou du correcteur.* » Dominique Lafontaine, professeur en sciences

de l'éducation à l'ULG, observe pour sa part qu'une cotation « 4/10, peut mieux faire » est très peu informative : l'élève comprend, au mieux, qu'il doit travailler plus, au pire, qu'il est nul. « *Les évaluations-sanctions sont relativement catastrophiques. Elles induisent de la démotivation et une attitude particulière par rapport aux savoirs : les élèves finissent par aller à l'école davantage pour réussir leurs interrogos et leurs examens que pour apprendre. Malheureusement, ce type d'approche est loin d'être marginal* », déplore-t-elle.

Pour autant, les deux experts se rejoignent pour dire qu'il est impossible de se passer de l'évaluation. « *Il ne faut pas confondre l'évaluation et l'évaluation-sanction*, explique Dominique Lafontaine. *Si on peut se passer de la seconde, la première est nécessaire ! En cours de parcours, il importe de savoir où en est un élève et de diagnostiquer ses forces et faiblesses.* » Autre bénéfice de l'interro : elle est utile pour l'enseignant, qui peut savoir s'il doit adapter son cours ou pas.

Alors, sous quel mode ? Si le nouveau système de compétences permet d'affiner la lecture des interrogations, dans le contexte actuel, on l'aura compris, les points restent la méthode privilégiée en Belgique. A condition de ne pas perdre de vue le but de l'école : apprendre. A l'heure de la rentrée scolaire, le livre de Roger Standaert a le mérite de replacer cet objectif sur le devant de la scène. ■

ANN-CHARLOTTE BERSIPONT

ÉPINGLE

Constante macabre

Dans son ouvrage, Roger Standaert revient sur le concept du didacticien français André Antibi, la « constante macabre ». En fait, chaque professeur établirait inconsciemment ses évaluations de manière à obtenir des notes diversifiées : des bonnes, des moyennes et des mauvaises. Cela quel que soit le niveau réel des élèves. « *Ce mécanisme est trop déterminant pour l'image de soi de l'élève ! Les plus forts s'améliorent. Peut-être que les plus faibles vont un peu mieux performer aussi. Mais au bout du compte, les plus faibles resteront faibles et les plus forts seront toujours forts.* » Selon le pédagogue flamand, un système avec catégories serait moins déterminant. Pour les spécialistes de l'éducation que nous avons contactés, le tout est de parvenir à rebondir sur les erreurs constatées.

A.-C. B.

RÉACTIONS

« Le stress des examens est bon pour les écoles »

L'opinion du pédagogue Roger Standaert a suscité beaucoup de réactions du monde enseignant. Dans *De Morgen*, Kristof De Witte, un économiste de l'enseignement à la KU Leuven, s'est positionné non seulement en faveur des points, mais aussi d'un examen central permettant de comparer les écoles après publication des résultats, comme en Allemagne ou aux Pays-Bas. Il explique qu'un examen central apporte aux parents assez de transparence pour « *réaliser un choix d'école conscient et objectif* ». Une idée difficilement applicable en Belgique où règne le principe de non-concurrence entre les établissements. Et même en France, le « royaume de la note » selon Marc Romainville, des voix s'élèvent contre la note chiffrée...

A.-C. B.